

reurs, ouvriers, mendiants de plus en plus nombreux, petites gens, taillables et corvéables à merci, troupeau né pour suffire aux plaisirs et aux tueries de l'autre camp. Entre les deux, se creusait un fossé profond d'envies démesurées, de haines ardentes, bientôt de revendications passionnées, justes au fond, excessives dans la forme et leurs tendances.

En vain l'Eglise essayait-elle de combler ce fossé ; le peuple n'avait plus confiance dans l'Eglise dont la féodalité accaparait pour ses déshérités les titres, les sièges, les chaires, les biens.

De prétendus réformateurs surgissaient partout, soulevant les peuples, traînant après eux les gens sans aveu et sans pain, exprimant les revendications populaires dans des prédications ardentes, incendiaires, charriant l'invective et la haine. Albigeois, Vaudois, Jacques, pillaient, brûlaient, dévastaient et sous prétexte de hâter le règne de la justice sapaient les bases du vieil édifice social que, dans ses nuits pleines d'angoisses, et sous les apparences d'un Latran symbolique, le pape Innocent III voyait s'écrouler et couvrir le monde de ruines irréparables.

A travers les épisodes de la vie de François nous devinons l'état lamentable de la société d'alors : Les trois églises en ruines et qu'il rebâtit, dans la banlieue et aux portes mêmes de la ville d'Assise ; ces bandes de pauvres gens pour lesquels il faisait provision de pain ; ces lépreux rongés par leur mal et par une haine irréconciliable de Dieu et des hommes qu'il rencontre à chaque pas, errants dans la campagne, et qu'il console et qu'il soigne et qu'il convertit ; ces mendiants pour lesquels il veut qu'on dépouille l'autel de Marie ou même les frères ; ces brigands qui infestent les environs d'Assise et de l'Alverne... tout cela forme la matière de récits charmants où nous admirons la douceur, la bonne grâce et l'héroïque charité du Saint... Mais si nous détachons nos yeux du personnage central pour les fixer sur les comparses et le décor, nous reconnaissons aussitôt que le monde, à la fin du XII^e siècle, ressemblait plus à nos époques désolées par l'esprit et les œuvres de la Révolution qu'au paradis terrestre que nous font imaginer les Fioretti.

Sans doute, le système économique n'était pas le même ; mais les résultats étaient identiques. Les grosses fortunes ne consistaient pas en capitaux, en actions, en dividendes, bien qu'on n'ignorât pas tout à fait les *trusts*, puisque les Juifs savaient déjà à merveille accaparer